

## **SÉLECTIONS**<sup>1</sup>

*Kojo Tovalou-Houenou*

Kojo Tovalou-Houénou, « Quelques truismes », extrait de *L'involution des métamorphoses et des métempsycoses de l'univers, tome I: l'involution phonétique ou méditations sur les métamorphoses et les métempsycoses du langage* (Paris, 1921), p. 59-77.

Kojo Tovalou-Houénou, « La leçon d'un incident », *L'Action Coloniale* 96 (25 août 1923): 1.

Kojo Tovalou-Houénou, « Le Problème de la Race Noire », *L'Action Coloniale* 107 (25 mars 1924): 1, 3.

Kojo Tovalou-Houénou, « L'esclavagisme colonial: simple histoire », *Les Continents* 3 (15 juin 1924): 1.

Kojo Tovalou-Houénou, « Adresse au Congrès de la UNIA [Universal Negro Improvement Association] », *Negro World* (13 septembre 1924): 14.

---

<sup>1</sup> Compilation et transcriptions : Brent H. Edwards & Jorge Pavez O.

**Kojo Tovalou-Houénou**

« Quelques truismes »

**extrait de : -- *L'involution des métamorphoses et des métempsycoses de l'univers, tome I: l'involution phonétique ou méditations sur les métamorphoses et les métempsycoses du langage* – Paris : Chez l'auteur, 1921, pp. 59-77.**

[59] N'ayant pas abdiqué mon âme, en venant en Europe, j'ai compris que la civilisation est une immense bouffonnerie qui s'achève dans la boue et le sang, comme en 1914.

La science intégrale est l'involution dans l'infini des formes évoluées et définies. L'involution n'est ni créatrice ni destructive, elle est changement dans l'immobilité, évolution dans l'involution; ce sont les remous formidables, les vibrations profondes, intimes du principe de vie, de l'âme, de Dieu. L'indéfini du temps et de l'espace qui lui servent d'écran est une mince écume flottant sur l'abîme de son éternité.

Ce n'est pas la lumière qui s'éteint, nos yeux s'éteignent, hélas.

Nos sens se lassent à poursuivre la vie, mais la vie ne meurt pas. Imaginez-vous un coureur prodigieux qui mettrait un jour et une nuit comme le soleil, à parcourir la terre ; il ne connaîtrait jamais son coucher : les nuits, comme les jours seraient pour lui une clarté perpétuelle. Nous qui n'avons ni le souffle, ni les jarrets de ce fameux athlète, nous croyons au soleil, et nous avons irrévocablement fixé notre pensée dans le Verbe incréé, dans la lumière éternelle.

Quand voudrons-nous enfin contempler la vie d'un cœur et d'un esprit, pacifiés et interdits à nos sens ameutés la poursuite des chimères? Voyez notre misère, nous voulons passer le temps et le temps nous passe ; nous voulons épuiser les plaisirs et les plaisirs nous épuisent, nous voulons dévorer l'espace et l'espace nous dévore.

[60]

La vie est une et universelle dans son involution, multiple et diverse dans ses mouvements évolutifs. Involution, imprégnation, toute cette semence, toute cette glaire originelle atteste que nous sommes noyés dans l'infini comme la goutte d'eau dans l'océan et comme elle nous reflète l'univers.

La vie est une source jaillissante dont nous nous acharnons à discerner les gouttes d'eau ; c'est un quadrille dont les sages facilitent les chassés-croisés.

Il suffit de montrer au peuple dont vous êtes et dont je suis, sa sottise et son ignorance pour qu'il nous hisse sur le pavois. Les rois s'imposent pour imposer.

L'idée de Dieu est la plus simple de toutes, l'humanité a jusqu'ici résumé son idéal de beauté dans ce simple mot : Dieu. On dit que les athées sont à la recherche d'un nouveau terme.

Les hommes irritent, Dieu apaise, anesthésie, les douleurs se réveillent plus vives quand nous devenons athées, c'est-à-dire sensibles.

Tout comme nos sens, la raison taillade et coupe dans la vie : quelle brute !

Dieu, la vie, l'éternité, le mouvement sont les noms de la seule chose à ne pas définir.

Nos définitions reposent comme de frêles barques sur la vie, elles sombrent à chaque tempête et leur naufrage découvre l'immensité houleuse et déserte de l'océan.

Il n'y a pas de héros, il n'y a pas de grands hommes, il y a de grandes idées, de grands sentiments; mais, l'infini qui les contient tous n'est ni grand, ni petit.

La véritable grandeur se révèle dans les moindres actions. Que de petits hommes se parent de la grandeur des événements.

[61]

La donnée immédiate de la science et de la conscience : c'est Dieu, c'est l'infini, dans lequel nous taillons notre moi que le sot amour-propre limite à la configuration du corps.

Dès que nous avons retrouvé Dieu et la liberté dans notre cœur, le monde n'est plus qu'harmonie et beauté.

Les phénomènes se passent entre deux infinis :

h h

H , c'est parce que nous sommes des hommes que nos sens commettent l'abstraction physique de partir de l'ombre pour expliquer la lumière, du solide pour expliquer le fluide, de l'inertie pour expliquer le mouvement, de la mort pour expliquer la vie.

Je veux réveiller les hommes du sommeil qu'ils imputent à leur Dieu, et propager dans leur cœur le frisson de l'infini.

L'infini est l'acide qui dissout la matière.

Croire à l'infini c'est supposer le problème résolu, comme disent les mathématiciens, et il est bien résolu, puisqu'il est débarrassé de tous liens et devient absolu.

Que les malins se rassurent, loin de moi l'idée de leur faire prendre une vessie pour une lanterne, l'une n'éclaire pas mieux que l'autre, c'est à l'âme que j'en veux. A ta guise, fais-en une lanterne ou une vessie.

Il n'y a pas de machine plus parfaite que l'homme, l'ingénieur habite la machine, pour peu que la conscience veille.

Les objets subissent les déviations de nos sens : ce sont nos yeux, c'est notre âme que nous voyons partout ; de même que nous pouvons fermer nos sens au monde physique, nous avons cette puissance redoutable d'isoler notre âme de l'âme universelle.

[62]

Les sens s'isolent dans leurs abstractions et se font la guerre. Que la raison les tienne en laisse de peur qu'ils ne saccagent tout.

La vérité est l'intégration par l'âme infinie des extraits ou abstractions des sens et de l'esprit.

Le progrès moral est une ascension pénible dans la nuit ; le matin on arrive sur une haute cime, tout le paysage se découvre.

La raison est la sensation suprême qui hiérarchise les autres sensations. Chaque sens nous révèle Dieu en nous révélant la volupté de l'infini.

La pensée est un vêtement qui recouvre nos sensations et nos sentiments : ils sont nos meilleures pensées.

Notre âme mieux que le télescope résout la voie lactée en étoiles.

Je connais quelque chose de plus beau que les plus beaux exploits : c'est l'âme qui les a conçus, elle demeure à jamais la tombe de ses plus beaux héroïsmes et de ses plus beaux rêves.

Au lieu de m'admirer, sortez de votre taudis, vous serez éblouis des mêmes merveilles que moi. Allons sur la montagne, nous avons les mêmes yeux et le même cœur.

Si l'âme humaine était positiviste, elle vivrait dans l'actualité d'un point géométrique, et sa conscience sans dimensions s'ignorerait comme les molécules d'un torrent. Une trinité inébranlable vient l'étayer, elle vit dans le présent, se souvient du passé, et pressent l'avenir ; ces trois colonnes soutiennent l'édifice du réel. Le passé, le présent, et l'avenir sont une réfraction de la vision intérieure de durée. La trinité spatiale et temporelle, commencement, milieu et fin (passé, présent, futur) [63] est à l'unité de lieu (l'infini) et à l'unité de temps (éternité) ce que les nuances spectrales sont à la lumière blanche. C'est la série des nombres considérés comme les fractions d'une unité plus vaste qui les englobe.

Les éléments analytiques d'une synthèse sont les synthèses d'une autre décomposition.

L'âme est un phénomène qui retarde sur les autres phénomènes et qui les devance ; c'est une source jaillissante qu'on ne peut endiguer dans le présent.

Nous concevons d'instinct ou d'intuition : Dieu, âme, mouvement, liberté, vie; Dieu ou l'infini débité en tranches, s'appelle les âmes, les dieux. Inutile de dire qu'il n'y a qu'une mer, qu'elle soit du Nord, du Sud, de l'Est, de l'Ouest, Méditerranée, sous-terrannée, pacifique ou belliqueuse.

La nature n'offrira jamais à mon intelligence ravie autant de faits que mon âme en conçoit de possibles.

Tendez votre volonté vers l'infini : il vous emplira de son souffle et vos actes seront divins.

J'appelle matière toute âme à laquelle je n'ai pas encore conflué la mienne. La migration de mon âme à travers les âmes étrangères crée les métamorphoses et les métempsychoses, à cause de l'éparpillement illusoire des âmes dans les formes diverses, mais dans toutes ces âmes et dans toutes ces formes, le même abîme se creuse infini et mon âme se reconnaît partout dans la nature, confondue à l'âme universelle.

Dès que je sors de moi-même pour regarder au dehors, tout ce qui m'environne a l'air de borner ma grandeur : y comprise la gloire.

La plus grande malignité à l'égard d'un héros, c'est de délayer son héroïsme dans le récit de sa vie.

[64]

La certitude est dans la probité de l'âme.

Pour penser, pour peser, nous avons besoin de comparer deux phénomènes ou de rompre la continuité d'un même phénomène ; effacer la dualité, rétablir la continuité de la vie, voilà la pensée suprême.

La véritable morale enseigne la façon de pécher sans offenser le corps, Dieu est en dehors de ces questions.

Croire en Dieu, c'est s'identifier à la science suprême et s'il advient que l'âme, à l'instar du créateur, perde sept jours de son éternité, elle se délasse à créer ces vaines fantasmagories appelées découvertes.

Je révèle à chacun son âme, cette découverte surprend.

Toute pensée qui n'est pas une volupté ou un rappel de volupté est stérile; penser c'est remonter le fleuve, c'est réfléchir le sens intellectuel sur le courant irrésistible qui entraîne la vie dans un progrès continu ; c'est se dissoudre dans *l'essence infinie, le mouvement libre, la vie.*

Je ne démontre pas, je montre, et je voudrais incendier du feu qui m'embrase.

Ce que nous exprimons est peu de chose à côté de ce que nous taisons. Le symbole dégage une qualité et nous vivons les autres.

Veillez et priez, que votre esprit toujours en mouvement suive les mouvements de la vie. Les faits n'épuisent pas plus la liberté que la distance ne fatigue le mouvement ; la terre, le ciel, tout l'univers ne la commencent pas ; comment pourraient-ils la finir ?

Nous oublions constamment que la liberté est située dans l'avenir et non dans le passé. J'ai la liberté d'aller [65] à Paris ou à Bordeaux, mais dès que j'ai atteint l'une de ces deux villes, je n'ai plus la liberté de n'y avoir pas été.

L'avenir, l'inconnaissable, c'est bien le champ où s'ébat notre liberté, le passé reste à jamais déterminé, nous jouissons du présent comme les eaux rapides d'un torrent jouissent des rives qu'elles baignent.

Le temps et l'espace sont les ennemis mortels de la pensée ; laissez l'intelligence atteindre sa maturité en son temps et à son heure. Vous avez beau décréter qu'une poire serait mûre en vingt-quatre heures, si poire soit-elle, elle ne grouillera pas davantage ; l'intelligence est une poire, labourez, semez, vous n'êtes pour rien dans le blé qui lève.

Les jours succèdent aux jours, les flots chassent les flots, les vagues talonnent les vagues ; les jours, les flots, les vagues s'ignorent comme les molécules d'un torrent. Seule notre âme infinie se dégage du présent pour déborder les phénomènes, les étreindre dans leurs métamorphoses temporelles et spatiales. C'est elle qui communique la vie à la vie, le mouvement au mouvement. Tout émane d'elle, l'évolution est son œuvre. C'est elle qui déplace les faits de l'espace et du temps qu'ils occupent irrévocablement pour les superposer, les penser, les peser.

Ne nous illusionnons pas, l'expérimentation n'est qu'une naissance de nouveaux faits. Seule notre âme peut à la fois empiéter sur deux faits, les comparer pour en saisir les rapports naturels. La *loi*, loin d'être déterminée par les faits et d'être déterminante, est l'expression de la liberté de l'âme.

On n'explique pas les faits, on les complique en les impliquant dans d'autres faits, et leur vision synthétique, intuitive, ramène la simplicité originelle.

[66]

Seigneur, délivre mon cœur du temps et de l'espace afin de le rendre grand et généreux comme toi.

La pensée est un rapport, un quotient, une corde qui lie le numérateur au dénominateur, le sujet à l'objet.

Sentir vivement et mettre en faisceaux ses pensées et ses sentiments, pour les éprouver simultanément dans le même temps et le même lieu : voilà la suprême pensée.

Sur le temps qui se déroule, les faits marquent leur empreinte en caractères indélébiles; retirez ce support temporel, les faits s'effondrent, ils croulent avec ce vide imaginé pour échafauder leur vaine apparence. La longue théorie des faits se disloque, ils chevauchent les uns sur les autres, se mêlent, se pénètrent, se confondent. Adam succède à Louis XIV, et Jeanne d'Arc à Richelieu. Le passé, le présent, l'avenir se concentrent en durée, présent éternel dont l'immobilité est faite de mouvement. C'est une vision chaotique, troublante, vertigineuse, c'est Dieu se révélant à nos sens pour la première fois.

L'évolution c'est le ressort qui se détend, c'est l'eau qui baisse de niveau, c'est le brasier qui se consume, la lumière qui s'éteint, la source qui tarit, l'âme qui abandonne les formes animées pour nous laisser leurs défroques cadavériques.

1

La vérité chevauche sur trois erreurs : le passé, le

2            3  
présent, l'avenir.

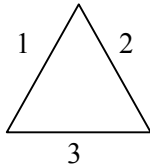
Toute analyse taille des définitions, et toute définition doit se recoudre et s'infinir en synthèse universelle.

Les idées comme des mondes gravitent dans le vide immense, le centre est partout et la circonférence nulle [67] part. Ce que nous appelons l'étendue ou l'espace est un cadre qui se transforme constamment.

Fugit irreparabile tempus.

Numero Deus impare gaudet.

$$1 + 1 + 1 = 2 + 1 = 3.$$



La base du triangle concilie la divergence des côtés.

La cadence paire indique le mouvement perpétuel.

La cadence impaire indique le repos.

De la musique avant toutes choses  
Et pour cela préfère l'impair  
Plus vague et plus soluble dans l'air  
Sans rien en lui qui pèse et qui pose.

VERLAINE.

Tout le rythme du vers est dans l'association binaire et ternaire des syllabes. L'impair de Verlaine dans ce quatrain ennéasyllabique n'est pas plus vague ni plus soluble que les hexamètres suivants :

Ariane, ma sœur, de quelle amour blessée  
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.  
Quand pourrai-je au travers d'une noble poussière  
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?  
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Tempérer le froid par le chaud et le chaud par le froid, voilà toute la morale pratique ; les excès ne sont permis qu'à l'âme, car rien ne saurait excéder l'infini.

[68]

Mon éternité chargée du passé, éclot l'avenir sans cesser d'être le présent; je suis la vie, la liberté, la loi... à quoi bon ! je n'achèverai jamais mon nom.

Les hommes sont lâchés dans la vie comme des autobus emballés. Un chauffeur prodigieux attrape le sien à la course, et s'endort au volant : c'est la conscience.

Prenez pour devise celle que la foi, ou la malice de Voltaire, inspirèrent à Pic de la Mirandole, d'aucuns disent la naïveté :

De omni re scibili et quibusdam aliis.

Que l'université enseigne l'universalité des choses et beaucoup davantage ; dispersez vos efforts pour amasser trop de science, l'esprit est un brasier ardent qui brûle tout ce qu'on y jette ; l'infini ne redoute pas le fini, et si grand que soit l'univers il est borné à ses yeux.

Voyez comme les objets s'effacent à mesure que vous vous élevez : les géants de tout à l'heure n'égalent plus une fourmi.

J'ai une dent contre les médecins et contre les prêtres, parce qu'étant des incroyants ils ont fait perdre la foi à ceux qui l'avaient.

Il n'y a qu'un progrès dont l'homme soit capable : dissoudre son néant dans la loi suprême de Dieu.

Comme les fleuves se jettent à la mer, les corps et les âmes confluent et se jettent dans le vaste océan de l'âme universelle.

C'est être dans la loi que de la violer, ainsi la fumée qui monte atteste la loi sur la chute des corps.

La fatalité, c'est la liberté empaillée sur le rouleau infini du temps.

[69]

La *loi* est réversible et les lois sont rigides comme des faits qu'elles sont.

L'arbre de la science germe dans la foi, il perd sa cime dans la foi comme le soleil dans les clartés de l'aurore et la pourpre du couchant.

Briser les idoles, c'est y croire.

La vérité a besoin de nous comme le soleil d'une lanterne.

L'erreur est une vérité qui attend son complément d'erreur. Prenez le contre-pied des opinions en cours et vous aurez le complément d'erreurs qu'il faut à l'erreur pour faire la vérité.

Je n'apporte pas enfin la vérité, d'autres l'ont connue avant moi ; il suffit de regarder dans son cœur ; j'apporte d'autres erreurs qui, en se complétant et en se juxtaposant, tendent vers la vérité, sensation nette et pourtant inexprimable de l'infini.

La vérité couve sous l'erreur comme le feu sous la cendre, au souffle de l'âme elle s'illumine et flambe.

L'idée, la vision, à l'état naissant, s'appelle instinct ou intuition, c'est un chaos que nous pouvons débrouiller à loisir pour y trouver l'ordre symétrique qui nous séduit et nous égare.

L'idée simple jaillie de l'instinct ou de l'intuition, devient complexe quand l'intelligence la réfracte.

Les hommes appellent la vérité à grands cris et se bouchent les yeux pour ne la point voir. Quoi de plus risible que leurs lamentations, hélas ! Ils pleurent de vraies larmes. Cependant il n'y a pas au foyer de femme plus fidèle, elle est là, je l'entends qui respire, on dit qu'elle dort au fond d'un puits ; c'est cela, nous l'avons mise aux oubliettes.

[70]

Nihil est in intellectu quod non fuerit in sensu.

L'intelligence prend et comprend ; rien n'est dans la vision qui n'ait d'abord été dans l'œil, si ce n'est l'œil lui-même ; le miroir d'une onde claire réfléchit nos yeux, comme la nature entière réfléchit nos sens, seule l'âme se réfléchit elle-même : c'est la pensée, la réflexion véritable et intégrale : le miroir et l'objet se confondent.

Regardez des deux côtés du prisme : le jaune, l'orange, le vert ne dérivent point du rouge, pas plus que le bleu n'engendre l'indigo ou le violet ; pour ne parler que des sept ponts jetés sur l'infini de la gamme lumineuse. Il est encore plus absurde de vouloir surperposer l'écran spectral à la source lumineuse ; mais chaque goutte de lumière est une source d'énergie capable d'épanouir spontanément toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Le nez du père n'a pas formé le nez du fils ; deux cellules germinatrices ont fusionné intimement pour créer un élément nouveau, l'embryon, dont le développement se poursuivra dans une parfaite autonomie.

L'involution du germe s'épanouira en évolutions individualisées.

La dimension du faisceau de lumière importe peu aux couleurs du spectre ; elles naissent à la fois d'un point d'incidence lumineuse. Une goutte de lumière les renferme toutes.

Les irisations souvent masquées ne s'isolent jamais, elles concourent indivises à rejaillir la lumière. Dieu se réfracte et se disperse dans le monde. Le monde est une lumière que notre intelligence réfracte.

L'Afrique n'a pas encore apporté sa contribution à la vie de la cité, à la civilisation, son tour viendra. Méfiez-vous de ces hommes de bronze, leur force et leur [71] lumière étonneront vos pays de bruines : le soleil est de chez eux.

Chercher à voir clair c'est se condamner à ne point voir du tout ; la netteté des objets augmente à mesure que les détails effritent l'ensemble et l'obscurcissent.

L'infini se dévoile à nous comme un horizon impossible à atteindre et cependant nous nous reposons de tout l'effort qui nous tend vers lui ; il est le voyage et il en est le terme.

La lumière de l'histoire ne suffit pas pour éclairer ces choses, il faut la lumière de l'âme.

L'infini ne s'émiette pas, il est tout entier dans chaque grain de poussière qui tourbillonne dans l'univers.

La spécialité est un alibi créé par les savants.

Le galimatias des savants est la seule difficulté que j'ai rencontrée dans la science.

Ridicules charlatans que la vanité seule persuade du miracle d'Orphée, la vie n'interrompt pas son cours pour écouter vos sornettes.

Les savants ont inventé le miracle en posant à la nature les bornes de leur esprit ; tout ce qu'ils croient impossible par définition, se résout par infinité. Ils définissent, j'infinis.

Les savants et leurs disciples ressemblent à cet ivrogne qui, en pleine place de la Concorde, va titubant le long de la grille de l'Obélisque. Il se plaint de la méchanceté des hommes : « Ah ! les cochons », dit-il, « ils m'ont encore enfermé ».

Entendez-vous la sublime exhortation du poète :

Mais la nature est là : qui l'invite et qui t'aime...

Les savants courent au cinéma.

[72]

L'artiste ou le savant qui n'aime pas le monde, ressemble au médecin qui voudrait connaître les maladies sans fréquenter les malades.

La science qui n'est pas assez sûre d'elle-même pour affronter l'ignorance n'est pas une science ; l'âme qui n'est pas capable de triompher de la matière est une matière ; la pureté qui craint l'impureté est une impureté ; la mort cède à la vie, le fini à l'infini, les ténèbres à la lumière.

Omnia munda mundis. Tout est pur aux cœurs purs, tout est monde aux mondes, tout est immonde aux immondes.

Ce n'est pas au fort de la mêlée qu'on raconte la bataille.

Bah ! l'humanité ressemble à Don Quichotte, elle teint les objets des couleurs de son imagination. C'est notre âme tronçonnée que nous substituons à l'âme des choses, ses grandeurs comme ses petites, et quand nous avons transformé les moulins en géants, pris d'épouvante, nous détalons en lâches, ou bien nous livrons des batailles inutiles et meurtrières, si nous sommes de haute et puissante lignée.

La tradition est la conscience de ceux qui n'en ont pas, ils sont la majorité : gardons-la religieusement.

Un guide étranger disparaît et meurt : la conscience ne meurt pas, elle peut même nous survivre.

La monarchie diffère de la démocratie comme le médecin de la peste. Certes beaucoup de médecins sont des assassins, mais la peste tue à coup sûr ; mon ambition est de devenir roi de France, je ferais si bien à côté du lys.

[73]

Bon gré, mal gré, nous montons tous au Golgotha, pourquoi faut-il que l'impatience nous fasse perdre la moisson d'or des souffrances fécondes.

Patience, vertu vraiment divine, le génie n'est que la moindre de tes faveurs ; toi seule peux juguler le spectre du temps et de l'espace : l'éternité est ton nom.

Patiens quia aeterna.

Le génie est plus clair que le talent, expliquer le génie revient à dire que l'opium fait dormir, parce qu'il a une vertu dormitive, que la lumière éclaire parce qu'elle a un pouvoir éclairant et que Dieu existe parce qu'il a créé les êtres existants. Ce sont les vices de l'école qui nous font tourner dans ces cercles. Soyons simples d'esprit, la foi du charbonnier est un pur diamant.

Les génies sont des parallèles qui se rencontrent à l'infini.

Le monde se moque bien de ta pitié ; sois cruel, il t'applaudira : vengeance, férocité, haine, à la bonne heure ! Je l'ai tuée parce que je l'aimais ; redis cette tendresse et tu seras absous.

Pauvre Carmen, pourtant adorée !!!

La haine c'est de l'amour aigri et persistant dans son aigreur ; la pitié, c'est de l'amour déçu, et persistant dans sa douleur.

Aime sans savoir qui tu aimes : ton amour ne sera ni aigri, ni douloureux.

Aimer, adorer et se taire : Dieu ne demande que cela. Les prêtres et les femmes préfèrent le bavardage.

L'amour est fait de dissonances comme une belle symphonie : aimer, ce n'est pas avoir mêmes pensées, [74] mêmes sentiments, c'est retrouver l'infini sous des formes changeantes et y installer sa demeure, si c'est le grand amour.

L'amour n'est qu'un égoïsme et qu'une tyrannie s'il n'est pas partagé.

L'amour n'est jamais entièrement désintéressé, par l'amour qu'il provoque ; c'est en le savourant au fond de soi-même qu'on lui découvre son plus grand charme ; et voilà pourquoi on rencontre parfois sur sa route de délicieux égoïstes qui aiment éperdûment.

La beauté est un entretien entre deux âmes.

On a le vrai et le beau qu'on mérite.

L'amour ne tue pas l'amitié, il en est la tempête, assurément c'est un désastre, c'est aussi un triomphe.

L'amour est sublime, l'amitié est belle.

Le bonheur est comme la santé : plus il est grand et parfait, plus nous en demeurons inconscients.

Les vapeurs de la passion n'obscurcissent que notre âme.

La jalousie est la maladie des gens bêtes et peu généreux. Ils ont peur du mal et le font déjà.

Nous devons la sincérité à nous-mêmes et pas aux autres.

Consolez-vous, et surtout n'enviez personne : la joie n'est pas heureuse et la douleur n'est pas malheureuse.

Voulez-vous perdre sûrement la solution entrevue de ce problème? Ecoutez-en l'exposé au Palais, à l'Université, au Parlement ; c'est encore à l'église qu'on dit le moins de bêtises.  
[75]

Les hommes sont des dieux qu'il faut rendre raisonnables ; la vie sociale exige en effet qu'on en rabatte un peu de leurs prétentions au divin pour les mettre au pas.

Je suis le feu qui brûle et l'eau qui désaltère.

Sans les feuilles qui se troublent nous douterions encore de la brise.

Nous disons que nous n'avons rien dit : donc nous avons dit, cela suffit ; quelle certitude vaudra jamais celle-là.

L'avarice retranche l'homme de la société et l'asphyxie. L'avarice est une embolie qui doit être balayée et dissoute par le torrent circulatoire.

Il n'y a pas deux feuilles qui se ressemblent sur le même arbre. Il n'y a pas deux êtres qui se ressemblent dans la création, il n'y a pas d'identité absolue, deux objets ne peuvent coïncider dans le même temps et dans le même espace. D'où vient cependant l'idée de la similitude? De l'âme qui supprime le temps et l'espace pour vivre la durée.

Le temps est le quotient de deux phénomènes comparés, ce rapport choisi comme unité, sert ensuite à mesurer les autres phénomènes.

Les quatre vents de l'esprit soufflent en tempête dans toutes les directions.

objets = X X  
= idées ou sensations

sens ou esprit = Y  $\hat{Y}$

objets

objets = X = idée, vision, image (sensations oculaire, pensée)

oeil

Étymologiquement, idée veut dire vision, simulacre, idole (vidole, chute du digamma grec : idole).

$\frac{12}{4} = 3$        $\frac{4}{12} = 1/3$ .

[76]

Les deux faits 12 et 4 posés côte à côte suffisent à la conception d'un rapport trois, c'est-à-dire trois ou un tiers ; trois fois plus grand, ou trois fois plus petit. De même un œuf à côté d'un bœuf nous fait concevoir des rapports de grandeur et de petitesse.

La forme des formes est informe pour nos yeux. La morphose suprême de toutes les métamorphoses est amorphe, et laisse apparaître l'immatérielle beauté de l'âme universelle.

Une beauté intime, spontanée, préexistante à la découverte de l'homme, relie les parties de l'univers qui s'effondreraient sans elle. La science, ou l'artificiel, intentionnellement suspendus dans le vide, reposent réellement dans la nature, à travers laquelle fusent l'harmonie et la beauté : émanation et splendeur du vrai.

Ce qui est beau, c'est la symphonie de toutes les voix humaines.

Les poètes ont senti la vie et l'ont créée, les savants l'ont pensée et l'ont pesée, les philosophes l'ont connue, les érudits savent ce que les autres ont pensé, et nous pauvres mortels, nous la vivons.

Le singe est beau et se croit tel ; il a raison ; cependant il se sculpterait en Adonis, s'il en avait le pouvoir, et répandrait sur sa guenon la grâce d'Aphrodite.

Il n'y a pas comme les gens pratiques pour avoir des idées impraticables.

Il faut une seconde pour concevoir et achever son œuvre ; il faut des siècles et davantage, pour l'exécuter. L'architecte meurt ; les siècles voient s'élever la cathédrale.

[77]

Il y a des réalités que nous changeons en mythes pour n'avoir pas le courage de les vérifier nous-mêmes ; ainsi, par paresse, nous refusons la conviction à la foi. On appelle communément idéaliste, un monsieur plein de convoitises, qui prolonge dans le passé et dans l'avenir, les minutes fugitives de la volupté des sens et de l'esprit.

Tout le matérialisme des hommes vient de l'hypertrophie de la vue.

Le sage est l'homme qui a la sagesse d'avouer tout de suite qu'il ne vaut pas mieux que ses frères.

La valeur de l'homme fait la valeur du principe.

Le croyant est le pire des sceptiques. Situer son but dans l'infini, c'est avouer qu'il n'est nulle part ; la course est éternelle.

Prenez garde en servant vos idées de servir vos passions et celles d'un méchant homme.

Nous avons tous l'instinct du vol, celui de la propriété ne vient qu'après. Il faut prendre pour comprendre et conserver.

La véritable économie sociale est de mériter le travail en mangeant son pain ou celui du prochain.

La suppression des faits n'appartient à personne, pas même à Dieu ; cet escamotage est indigne de lui. L'idéalisme ne consiste pas à supprimer les faits, mais à raviver la flamme qui les traverse.

La victoire est faite de beaucoup de défaites.

Mon œuvre sera éternelle comme la pensée qui l'a conçue.

Paris, le 13 mars 1921.

**Kojo Tovalou-Houénou**

**«La leçon d'un incident» *L'Action Coloniale* 96 (25 août 1923): 1.**

J'ai été profondément indigné par les incidents auxquels je me suis trouvé récemment mêlé et qui ont été relatés par toute la presse. Non que j'en fasse une question personnelle: les inconvenances de quelques étrangers et d'un gérant de restaurant passent plus vite que l'outrage adressé à un peuple tout entier.

Pendant la guerre, mes compatriotes ont été appelés au secours de la France. Ils ont combattu vaillamment pour la nation qui les avait colonisés. Ils lui ont apporté leur sang, et l'ont versé sans regret. Pour ma part, je me suis engagé au début des hostilités, et j'ai pu constater l'insouciance, le dévouement, en un mot l'héroïsme de ces braves gens.

Quiconque songerait à leur contester les droits de tout citoyen français se lancerait dans une politique néfaste et dangereuse. Aussi me suis-je trouvé satisfait que les journaux défendent aussi énergiquement les populations noires. Je sais bien qu'il existe dans le peuple français un certain engouement vis-à-vis de l'Amérique, des idées américaines et de la force américaine. Mais ceux-là ne sont que des étrangers — et nous sommes des Français.

Tous mes compatriotes aiment la France, — mais ils la veulent tolérante et juste. Bien que Siki soit parfois plus populaire que nos députés et nos érudits, nous avons parmi nous des intellectuels qui sont capables de rentrer dans la grande classe des penseurs français. Je réclame pour eux la place qu'ils méritent et les droits qui leur sont théoriquement accordés.

Que l'on me permette enfin, une remarque d'un autre ordre, mais qui, au point de vue national, me semble d'un intérêt considérable. Colonisés par la France, nous acceptons sa tutelle. Et cependant, il se produit ce fait arbitraire que les colons français sont à la fois juge et partie dans notre pays natal.

L'intérêt est un sentiment humain que l'on ne peut que difficilement extirper de son âme. Néanmoins nous demandons aux colons français de l'oublier quelques instants et de croire à notre fraternité comme nous croyons à la leur. Lorsque la loi nous aura définitivement accordé ce que nous revendiquons, lorsqu'une réglementation sévère aura été rétablie, *lorsqu'on reconnaîtra notre valeur en tant qu'êtres civilisés*, nous serons prêts, une fois de plus, à prouver à la France notre force, notre intelligence et notre dévouement.

La qualité de citoyen français est considérée dans les colonies comme un privilège. Je souhaite qu'elle soit rapidement considérée comme un droit et comme un devoir, de même que dans la métropole.

Prince KOJO TOVALOU-HOUÉNOU

**Le problème de la Race Noire**  
**Conférence prononcée le 20 février 1924**  
**à l'Ecole interalliée des Hautes-Etudes Sociales**  
**par S.A. le Prince Kojo Tovalou-Houénou**

Mesdames, Messieurs,

Je regrette beaucoup, au moment où la France traverse une période critique, d'être obligé de dresser un violent réquisitoire contre la politique coloniale qui englobe aujourd'hui presque en sa totalité le problème de la Race Noire.

C'est une seconde bataille de la Marne que la France est en train de livrer. Elle est au temps de paix, donc pacifique ; elle est financière, donc, économique ; mais elle est âpre, acharnée, et nous ignorons quel en sera le sort.

D'ores et déjà, je désolidarise entièrement la France d'avec la politique de quelques-uns de ses enfants. Nous qui avons été élevés dans la Métropole, nous la connaissons et nous l'aimons, et nous avons en elle une confiance inébranlable.

Mais les mandataires qu'elle envoie dans ses colonies, j'ai le regret de le dire sans ambages, ne font pas leur devoir ; plus que cela : ils trahissent l'intérêt de la France, et par là, compromettent son avenir ; ils trahissent l'intérêt de l'Afrique, et par là aussi, compromettent l'avenir d'un peuple qui a droit à l'existence.

Ma sympathie, mon affection, mon avenir ; ils trahissent l'intérêt de l'Afrique, aucun doute, puisqu'aux heures critiques de 1914, sans aucune violence extérieure, spontanément, j'ai assumé le devoir de tout citoyen, et j'ai exposé ma vie comme tous les Français. (Applaudissement.)

D'ailleurs, voilà bientôt vingt-quatre ans que j'habite la France. J'ai vécu de toute la vie française ; mon enfance, ma jeunesse, se sont passées au milieu des camarades qui, pour la plupart, aujourd'hui, sont couchés pour toujours, là-bas, sur le champ de bataille, et qu'on s'est empressé d'oublier après l'armistice.

C'est dire que j'y ai des attaches profondes, sincères, et que si, pendant la période du danger, du grand-risque, j'ai eu le courage militaire, aujourd'hui, à contrecœur, malgré l'inopportunité de mon intervention, je veux avoir le courage civique, et déclarer publiquement, que, dans les colonies, les enfants que vous nous envoyez de la Métropole vous trahissent, compromettent votre avenir, amassent de telles rancœurs, de telles haines, qu'il n'est pas juste et équitable, qu'elles éclatent un jour et blessent à nouveau la France mutilée, si belle, si grande et si généreuse.

Et vous savez qu'à l'heure présente où vous êtes entourés d'ennemis de toutes parts, à l'heure où les Alliés d'hier, par l'équivoque de leur attitude, vous suscitent des difficultés innombrables dont vous ne mesurez pas la portée, vous avez tort de renier et de torturer des êtres simples, rudimentaires, aux cœurs ardents et fidèles, qui s'attachent à votre sort et veulent vivre votre vie. Depuis qu'ils ont perdu leurs patriarches, les anciens rois détrônés et exilés, ils ont cru ingénument que les gouverneurs seraient pour eux de bienveillants tuteurs. Quelle amère et cruelle déception ! L'Europe a inauguré dans les colonies l'ère de la véritable sauvagerie et de la vraie barbarie, celle qui est faite avec science et préméditation, avec tout l'art et le raffinement de la civilisation. Les malheureux indigènes ont confondu leur sort avec le vôtre, ils sont prêts à lutter toujours à vos côtés, ils sont vraiment le capital matériel et moral sur lequel vous avez le droit de

compter, et qui ne vous faillira pas, si vous savez, au moment précis, rompre avec ces intermédiaires qui vous trompent et les trompent. (Applaudissements).

Les orateurs qui m'ont précédé devaient poser le problème de la Race Noire, et mon rôle, à moi, était d'en trouver la solution, en posant des conclusions pratiques.

Par suite d'une indisposition fâcheuse de M. René Maran, M. Alfred Auronsseau avec toute sa ferveur lyrique, est intervenu pour prendre la parole en son lieu et place. J'ai moi-même suppléé M. René Maran, à la seconde conférence annoncée. J'ai étudié le problème de la Race Noire, que seuls les Européens ont posé, puisque nous autres, Noirs ou Nègres, nous l'ignorons parfaitement.

Les races sont toutes les bienvenues comme une magnifique floraison de la Terre.

Nous ne comprenons pas que la couleur intervienne dans un exposé intellectuel ou moral ; nous ne comprenons pas que la couleur intervienne même dans les questions économiques ; nous ne comprenons rien au but égoïste et barbare que veulent atteindre certains civilisés qui croient que la civilisation ne peut réellement parvenir à son sommet qu'en méconnaissant les lois originelles, en abaissant, en asservissant les hommes qui ont le droit naturel de vivre, d'évoluer et d'atteindre le plein épanouissement de leur être.

Nous ignorons tout du problème, aussi ne vous l'ai-je point exposé ; je me suis contenté de faire l'historique de ses phases successives, en Europe et en Amérique. Je me suis contenté de vous dire très succinctement que le problème surgit au moment de la découverte de l'Amérique, alors que les Européens, enivrés de gloire, d'aventures, et surtout de rapine, ont voulu conquérir des terres, qui ne leur appartenaient pas. Ils détruisirent les aborigènes, les exterminèrent, et puis effrayés du vide créé, incapable de travailler eux-mêmes, ils eurent recours à des mains-d'œuvre. C'est l'Afrique qui fournit le contingent aux travaux forcés, cette Afrique dont vous ignorez la douloureuse histoire, et qu'un jour, un de ses fils vous retracera en traits de feu, monument de honte pour cette civilisation dont vous vous enorgueillissez. Hors de l'humanité, pas de civilisation.

Si les monstres perdus de vices, imbibés d'alcool, tarés de syphilis, que vous nous envoyez, n'ont d'autres bienfaits que ceux qu'ils nous ont apportés jusqu'à présent, eh ! bien, gardez-les pour vous et laissez-nous nous replonger dans notre misère et notre barbarie. Toute la fatalité qui pèse dans les tragédies eschylennes, n'approche pas de la noirceur de la tragédie africaine.

Sous couvert de civilisation, on traque les hommes comme des fauves, on les pille, on les vole, on les tue, et ces horreurs sont présentées ensuite dans de beaux morceaux d'éloquence comme des bienfaits. On ajoute l'hypocrisie et la fourberie aux crimes.

Puisque malgré les Africains, malgré les Noirs, beaucoup plus civilisés en cela, on a posé le problème des races, et en particulier celui de la Race Noire, quelle en peut être la solution ?

Que souhaitons-nous dans les colonies, nous autres sujets, ou par une faveur spéciale dispensée avec parcimonie, devenus des citoyens ? Nous souhaitons que ces lois qui consacrent et codifient l'arbitraire soient abrogées. Il n'y a pas de moyen terme ; il faut à la colonie une nouvelle charte.

Lorsqu'un membre est gangrené, il faut intervenir rapidement : section du membre, amputation, - voilà ce que fait le chirurgien. Il arrive qu'il hésite, atermoie, tâtonne, le mal s'aggrave et gagne du terrain, alors un ignorant audacieux prend le bistouri, sectionne l'organe malade, blesse l'organe sain.

C'est ainsi que le Gouvernement, qui devrait aider à l'évolution du peuple, car l'évolution suppose le mouvement en pleine liberté, pousse à une intervention ignorante, inhabile, et maladroite, à ce qui, après tout, est la première étape de l'évolution à la révolution. Et dans l'exercice de cette révolution, dans ce droit du peuple d'agir aux lieux et place du technicien, il se produit des actes regrettables. Nous devons les empêcher, parce que nous devons prévoir et arrêter des gestes néfastes, funestes pour la collectivité. Or, si nous ne prenons pas garde, dans les colonies il se produira des actes regrettables. Les conclusions que nous devons tirer de l'examen de la situation actuelle des colonies sont les suivantes : tout d'abord, il faut aux colonies la possibilité de faire entendre leur voix dans les affaires du Gouvernement.

Ce que je dis des administrateurs pourrait sembler exagéré, mais M. Augagneur, Gouverneur de l'Afrique Equatoriale, est intervenu maintes fois au Ministère des Colonies pour signaler les abus quotidiens de la politique coloniale, et surtout de la politique dite de l'indigénat.

Cette politique est une source de vexations perpétuelles. Pour vous en donnez un exemple : l'Européen passant dans la rue peut arrêter, un indigène, et lui infliger quinze jours de prison, pour l'unique raison qu'il n'ôte pas son chapeau.

Vous me direz que ce sont là des faits insignifiants ; mais l'arbitraire va beaucoup plus loin. Le pouvoir de l'Administrateur est énorme. Contrairement à ce qui se passe en Europe, c'est le cumul de tous les pouvoirs ; c'est le cumul du pouvoir législatif et exécutif, c'est le cumul du pouvoir judiciaire, administratif, c'est le pouvoir despotique sans contrôle.

Quelquefois l'Administrateur, - souvent un rustre vicieux, se livre à toutes les fantaisies sadiques qui lui traversent l'imagination. Ces actes, j'aurais voulu que M. René Maran, dont on a tant critiqué la Préface de «Batouala», -vous les racontât lui-même, parce qu'avec sa vision nette, et surtout avec son style réaliste, il aurait su les dépeindre dans leur horrible crudité. Je n'approcherai pas de son réalisme, et je ne veux pas m'attarder à des tableaux repoussants.

Il me suffit de dire qu'aujourd'hui encore, dans les colonies, il y a des administrateurs qui posent, en guise de suppositoires, des cartouches de dynamite aux derrières des indigènes, les font courir, et tout à coup la dynamite saute, et l'indigène est volatilisé ; ceci se passe dans les colonies françaises.

Voyez-vous, je regrette de dire publiquement ces choses. Et il y en a tant d'autres !

J'ai assumé une tâche pénible, il me répugne d'insister.

J'ai commencé, au début de cette conférence, par désolidariser la France d'avec ses fonctionnaires. Il le fallait. J'ai senti le réflexe d'indignation qui parcourait tout à l'heure l'affluence, et nous sommes tous saisis du même frisson d'horreur.

Ce sont des faits qui sont loin de notre mentalité, et que nous voudrions raconter comme s'il s'agissait de très vieilles légendes. Mais soyez persuadés qu'ils sont exacts et se passent encore aujourd'hui, hélas ! dans les colonies.

Voilà pourquoi, nous voulons que, contrairement à ce qu'on vous raconte, soit au Parlement, soit aux Ministères, surtout au Ministère des Colonies, qui est la véritable Bastille à prendre, votre conviction soit faite qu'avec une camarilla aussi arriérée, plus arriérée que les peuples qu'elle prétend civiliser, il n'y a pas à composer c'est une amputation, qu'il faut faire plus que cela, peut-être, c'est une dynamite qu'il faut jeter

dans ce repaire, pour sauver une partie de l'humanité, et quelle humanité ! aussi importante que l'Europe, puisqu'il s'agit d'un continent : l'Afrique !

Il faut que vous ne vous laissiez plus endormir par cette chloroformisation à forte dose, à dose massive, que, de temps en temps, dans les périodes oratoires, vous déversent les parlementaires, et quelquefois leur chef suprême et provisoire, le Ministre. Ces hommes sont à même de se renseigner ; ils peuvent puiser aux sources, et malgré cela, ils affectent d'ignorer ce que nous autres, qui parlons la langue africaine, ce que nous autres, enfants de l'Afrique, nous comprenons, nous sentons, et nous souffrons.

Vous ne vous figurez pas combien il est pénible, affreux pour un homme qui a vécu toute la période de 1914-1918, d'entendre dire par ses frères indigènes –qu'on croit ne jamais être au courant des questions sociales et politiques,- de les entendre dire, comme il m'est arrivé au Dahomey. «La Belgique a été envahie, tant mieux. Elle a ce qu'elle mérite. Elle nous avait envahis, pillés, exploités sans vergogne. C'est le juste retour des choses d'ici-bas.» Sans avoir lu Gambetta, ils invoquent aussi la justice immanente. C'est curieux !!

En 1914, la Belgique fut pour moi la Vierge Martyre. Elle s'est dressée devant l'invasion, elle a souffert horriblement dans sa chair et dans son ame. En 1921, quand je me suis trouvé dans mon pays natal, je n'aurai jamais osé ternir sa gloire. Mais voici que des frères Congolais, gémissant sous la botte de conquérants brutaux, profèrent devant moi les termes que j'ai cités tout à l'heure,- et je vous épargne ce qu'ils disent quelquefois de la France !

Vraiment, il ne m'en fallait pas tant. J'ai réagi. Je n'ai pas voulu comprendre, brusquement je les interrompis : «Vous avez menti, ceci n'est pas vrai. Ceci est faux, et vous êtes des sacrilèges, à vouloir imputer à ces nobles pays les crimes qu'ils réprouvent ! » Mais il a bien fallu me rendre à l'évidence. On crie justice ! réparations ! pour recommander ou tolérer le vol, le viol, le brigandage, et l'assassinat. Dans ces colonies, c'est le sabotage intégral de toutes les institutions et de tous les principes qui font la valeur du monde civilisé. Ces républicains qui passent de la France aux colonies rejettent toutes les doctrines républicaines. Ce sont de nouveaux seigneurs féodaux qui se taillent des privilèges et les défendent jalousement, âprement contre les premiers possesseurs, les vrais occupants de la terre.

Qu'il suffise de vous dire qu'il y a quelques jours une circulaire a interdit en Afrique l'Histoire des révolutions françaises.

En effet, il est mortifiant, et surtout dangereux, d'enseigner dans les colonies ce que des esprits libres, hardis, formidables, ont conçu et réalisé dans la période de 1789, et dans les diverses révolutions qui ont été pour ainsi dire les corollaires de cette explosion violente. On ne promène pas impunément par le monde ces torches incendiaires que sont les droits de l'homme, et que la Convention Française a posé magistralement en face de tout despotisme et de toute tyrannie. Les enfants imbus de tels principes doivent réagir, et je comprends les Gouverneurs qui eurent la témérité, puisqu'ils sont républicains, de supprimer ces pages d'Histoire que donnent à l'homme le sens de sa liberté, de son droit et de son progrès.

Tout cela montre que les colonies ne sont pas prêtes à être gouvernées selon la légalité : ce sont des privilèges que l'on défend et non les institutions issues de la Convention, les vraies institutions républicaines et démocratiques que la France est si fière aujourd'hui de prôner par le monde.

On crie sans cesse : réparations ; mais quelles réparations faudra-t-il donner à des hommes qui n'ont aucun bien, qui sont lésés dans leurs droits de propriété, qui n'ont pas de personnalité civile en regard de la loi, et qui, par là, sont opprimés dans leur liberté économique, individuelle, sociale, annihilés dans tout le progrès d'évolution qu'ils voudraient réaliser dans l'avenir ?

Le bilan de la colonisation est que la France dépeuplée a perdu plus de la moitié de la population de ses colonies. Voilà les nouvelles que les ministres chloroformisateurs n'osent pas communiquer au public.

Les conclusions à poser sont simples : En cette matière, pas de composition, pas de moyen terme : il faut dire ceci, ou bien, l'autonomie absolue pour les colonies, avec l'intervention auprès de la Métropole pour les questions générales ; ou bien, l'assimilation totale, intégrale sans aucune frontière, sans aucune distinction de race. Assimilez, ou si vous faites l'aveu de votre impuissance, lâchez prise et donnez l'autonomie. Il ne manque pas en Afrique de génies organisateurs. On redoute que les députés coloniaux envahissent la Chambre et fassent la majorité, puisque leur pays est plus vaste, partant plus peuplé ! Le nombre des députés coloniaux submergera peut-être celui des députés de la Métropole ! Il faut, pour commencer, une limitation, il faut accorder d'abord le droit aux citoyens africains de nommer un nombre restreint de députés, accorder à tous le droit de désigner leurs délégués. Comment élit-on les délégués des colonies ? Voilà encore une des manifestations de l'arbitraire et du mensonge colonial. Les délégués sont nommés par les Européens établis dans les colonies : ils passent pour les élus des indigènes. Or, ceux-ci n'eurent jamais droit à cette nomination, puisque l'on exige comme condition préalable d'être citoyens français, de jouir des droits civils et politiques ; aucun indigène n'a ces droits, il est seulement sujet français, -encore de ces distinctions byzantines que vous ignorez. Ces délégués des Européens, et non des Africains, ces délégués des fonctionnaires, des commerçants, forment le Conseil Supérieur des Colonies. Quelle dérision ! Les criminels exploités ont en effet besoin d'avocats pour les défendre dans la Métropole.

Il est vrai que l'on dit que les indigènes sont incapables de concevoir la politique, qu'ils sont incapables de tout : je vous en passe, et des pires ! Ces incapacités sont toujours décrétées par les mêmes fonctionnaires, intéressés à opprimer toute une population. Infériorité, incapacité, vous êtes orfèvre Monsieur Josse... N'insistons pas. Pourquoi les indigènes ne sont-ils pas représentés ? Pourquoi ne permet-on pas aux malades de dire ce dont ils souffrent ? Puisque nous voyons tous les jours un paysan, un homme sans aucune culture dire au médecin : «Mais c'est au bras, c'est à la jambe que j'ai mal,» ceci fixe ou dirige le diagnostic, et permet d'intervenir à coup sûr. Comment voulez-vous soigner si le malade n'ose vous dire : «C'est au bras, c'est aux jambes que j'ai mal.» Il est de toute nécessité, il est urgent, d'accorder aux indigènes qui n'ont pas de droits civils et politiques, la possibilité d'intervenir par leurs représentants auprès du Gouvernement, pour discuter les problèmes dont la solution doit leur apporter un peu d'apaisement.

L'assimilation intégrale et l'intervention auprès des Gouvernements par des députés, le *home rule* ou l'autonomie : voilà ce que nous posons comme des conclusions inéluctables pour la solution du problème colonial.

Au cours de ces conférences, nous avons discuté le problème de la propriété. L'indigène ne possède rien. Grâce au régime des concessions spoliatrices il lui est formellement interdit de posséder.

La terre concédée pour cultiver le manioc ou le maïs est enlevée aussitôt qu'un Européen débarque. Nous voulons que sa propriété lui soit assurée ; il faut qu'il ait le droit d'exploiter la terre et ses ressources. N'oublions pas que c'est sa terre ; le sang des soldats noirs a conquis à la France ces possessions lointaines, et la sueur des noirs les fécondes, comme celle de leurs frères qui ont défriché, labouré, semencé, et fertilisé le sol ingrat de l'Amérique.

Voulez-vous la série des carambolages : le Sénégal a conquis le Dahomey, le Dahomey a conquis Madagascar. Ce sont les Noirs qui ont conquis la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Soudan, le Maroc, et tous ces vaincus sont accourus en foule pour sauver leurs vainqueurs à Charlevoix, sur la Marne, sur l'Yser, en Champagne, à Verdun, au Chemin des Dames, enfin à la seconde Marne où ils ont remporté la victoire définitive du droit, de la justice, de la liberté qui leur est systématiquement refusée. Sans foyer, sans patrie, affamés, accablés de souffrances et de misères, il faut que, sous l'ardent soleil des Tropiques, ils défrichent et arrosent de leur sueur un sol confisqué et réservé en apanage à leurs bourreaux.

Nous autres, Nègres d'Afrique, nous élevons notre protestation indignée contre le sort réservé à nos frères d'Amérique. Honte aux barbares prétendus civilisés qui n'ont pas encore voté la loi contre le lynchage et qui martyrisent encore quinze millions de nos frères !

Que les nations, prétendues civilisées, s'interdisent la traite des Nègres en gros après l'avoir proscrite en détail, par la vente ou l'achat des colonies. Plus de cessions de territoires avec leurs habitants comme celle effectuée dernièrement, en la vente par les Danois aux Américains, de l'île de Saint-Thomas. C'est la forme la plus moderne, et la plus monstrueuse de la traite des esclaves. Puisqu'on nous colle l'étiquette d'une nationalité, nous entendons ne plus en changer, à chaque traité, si ce n'est pour reprendre notre complète indépendance.

Nous demandons le respect de l'intégrité territoriale, et de l'indépendance nationale des rares états africains ou d'origine africaine qui jouissent encore de leur autonomie. L'Abyssinie, le Libéria, Haïti, et Saint Domingue, sont des preuves éclatantes du génie organisateur et politique des nègres, malgré le sabotage organisé par les nations avides de conquêtes.

Nous réclamons le droit de juger et d'être jugés. Il faut organiser un pouvoir judiciaire, et surtout nous réclamons le droit d'être instruits. Il faut organiser l'instruction obligatoire, c'est le meilleur moyen d'assurer à l'indigène son évolution, son adaptation à la civilisation européenne.

Développer l'Afrique au profit des Africains, et non exclusivement au profit des Blancs.

Assurer la liberté du commerce et de l'industrie.

Voilà, en somme, les quelques conclusions, les quelques revendications que posent les indigènes des Colonies.

Le problème de la race noire fut posé d'abord en Amérique par l'extermination des Peaux-Rouges autochtones, ensuite par la transplantation des indigènes d'Afrique en Amérique, pour comble le vide créé, enfin confondu avec le problème colonial qui en est

la phase ultime, il est posé par la négation absolue des droits de propriété des Noirs, par la négation de leurs droits civils, puisqu'on ne veut pas reconnaître le personnalité civile ; par la négation de leur possibilité d'évolution, par des mensonges, des calomnies, qui incitent à faire croire que la race est irrémédiablement condamnée à l'infériorité, à croupir dans l'ignorance, la brutalité, la violence, ce qui est contraire, non pas à l'expérience, puisque vous n'avez jamais tenté de bonne foi cette expérience, mais à ce que nous savons, nous autres qui avons vécu avec nos pères, nos mères, nos frères, nos sœurs, oui nous savons parfaitement qu'ils sont aussi des hommes. Ils ont en moins l'instruction, l'éducation, l'adaptation, à la civilisation européenne. Ils ont gardé, plus que nous, les vraies et solides qualités, qui font toute la valeur humaine ; nous profitons de tout leur savoir, de toute leur expérience. Ils ont vécu dans un milieu simple où les sentiments humains pouvaient éclore spontanément. Ils ne comprennent rien à vos complications, à vos conceptions alambiquées de la vie. Ils n'entendent rien à tous vos soucis économiques, à vos tracasseries, à vos agaceries, à vos énervements ; ils ont gardé toute la simplicité, toute la douceur, toute la joie de vivre. Ils sont pareils à ces poissons de la rivière historique et légendaire qui descend du Massif du Saint-Gothard à la mer du Nord : le Rhin, fleuve à l'eau glauque, dont vous connaissez certes l'histoire, et que vous avez souvent ensanglanté. Les poissons du Rhin ignorent s'ils ont deux ou trois patries. Ils vivent en paix. Moins sages qu'eux, vous vous battez depuis des siècles sur les deux rives ; ces simples êtres dédaignent de participer à vos querelles.

C'est ainsi que nous faisons en Afrique, nous ne nous soucions pas que vous ayez deux ou trois patries, ou que vous n'en ayez pas. Nous souhaitons tout simplement, puisque vous êtes venus nous conquérir, que vous viviez en paix les uns avec les autres, et que nous ne soyons pas toujours appelés à truffer vos hécatombes. Nous souhaitons que, vous nous reconnaissiez les droits du citoyen, les droits élémentaires de l'homme, et que, vivant de votre vie, souffrant de vos souffrances, nous réjouissant de vos joies, nous puissions être appelés à vivre votre destinée, bonne ou mauvaise, mais que nous acceptons sincèrement, loyalement, fidèlement.

(Vifs applaudissements).

**Kojo Tovalou-Houénou**

**«L’esclavagisme colonial: simple histoire», *Les Continents*, 3 (15 juin 1924): 1.**

Hélas! mes chers amis et compatriotes français tout n’est pas pour le mieux dans la meilleure des colonies. Rien n’est changé depuis la Grande Compagnie des Indes, le pacte coloniale et les illustres négriers européens. Oyez cette simple histoire de notre pays si libéral, de notre France qui se targue d’apporter le plus de civilisation et d’humanité dans ses méthodes colonisatrices.

En me promenant l’autre jour, près de la porte d’Italie, j’ai rencontré un de ces tirailleurs sénégalais qui sont aussi bien soudanais, guinéens, dahoméens et congolais. Selon mon habitude, d’interpeller tous mes congénères, je l’aborde. «Dis-moi, cher ami, çà t’amuse donc beaucoup d’être soldat, si loin de ton pays d’origine? d’où es-tu? — Du Dahomey. — Comment tu es dahoméen!» Nous fûmes tout de suite plus à l’aise pour causer dans la langue natale.

— «Je m’appelle Kagpo; je suis né à l’Hinvi près d’Allada. Je cultivais mon champ près de ma petite case, lorsque je reçus la visite d’un émissaire. — Veux-tu t’engager volontairement dans l’armée? me dit-il. Ma réponse fut catégorique: Non.

La vie du tirailleur m’est tout à fait déplaisante. Je suis orphelin de père. Ma mère est à ma charge. Ma femme a deux enfants, un garçon, et une fillette âgée de quatre mois. Je fais pousser le manioc et le maïs pour nourrir cette petite famille. Jugez quel désastre si je viens à la quitter.»

Cette visite me remplit de terreur, elle était de mauvaise augure; à moins de m’évader dans la Nigéria anglaise, je savais que je n’y couperais pas.

La pensée de l’évasion ne dura que le temps d’un éclair; tout le monde sait dans mon village les tortures infligées aux femmes et aux enfants des évadés, en plus de la confiscation de leurs biens. Je ne pouvais commettre cette lâcheté, et j’attendais mon sort.

Un mois après la visite de l’émissaire, je fus appelé à la résidence de l’administrateur. En sa présence, et celle du chef du village, et du médecin-major, je fus reconnu bon pour le service. Sur le champ, avec quatre-vingt de mes compagnons aussi involontaires que moi, encadrés par un officier et plusieurs sous-officiers, on nous fit partir à pied pour Oidah. Je ne pus obtenir l’autorisation d’embrasser ma mère, ma femme et mes enfants. Nous fûmes équipés dans cette dernière ville, expédiés à Kotonou, et avant de nous embarquer, on nous présenta d’une main cent francs, et de l’autre deux cents.

L’involuntariat est coté cent francs, pour une durée de deux ans; c’est le double, deux cents francs pour les amateurs de trois ans.

Vous pensez bien que je choisis cent francs.

Je ne sais ni lire, ni écrire, voilà un an que je suis sans nouvelles de ma famille, veux-tu écrire pour moi?»

Cent francs pour deux ans d’involuntariat: faisons un calcul, chers lecteurs des *Continents*, à combien ces fonctionnaires négriers estiment-ils la viande humaine?

La Révolution de 48 a mérité aux quatre communes africaines: Saint-Louis, Dakar, Ruffisque et Gorée, un représentant du peuple.

La IIIe République, qui est plus qu'une révolution, ne reconnaît même pas à l'immense empire africain, le droit d'élire un délégué au Conseil Supérieur des colonies. En effet, tous les délégués y sont élus par les seuls Européens en résidence.

Mon cher et excellent ami M. le député Diagne, c'est avec une profonde amertume que je constate comme tous les Africains, que la cause d'ailleurs très juste d'un Siki provoque de votre part une intervention bruyante au Parlement.

Votre haute éloquence et votre influence quasi-impériale — vous êtes l'unique député de l'Afrique — semblent couvrir les horreurs et les infamies qui se commettent chaque jour dans les colonies.

Ancien commissaire aux armées, ne nous servirez-vous de guide que dans la rôle Sacrée qui mène aux hécatombes de Verdun?

Voyez-vous, la prudence excessive, la diplomatie équivoque, les réticences confinent ici à la complicité et à la trahison.

Malgré ma jeunesse et mon amitié, je vous adjure qu'il est temps de crever l'abcès et de déclarer solennellement par des discours précis et documentés, surtout par des actes, que vous êtes du côté du faible qu'on opprime et qu'on assassine.

L'Afrique vous bénira et la France généreuse attend frémissante la répression des crimes et le châtement des coupables.

Prince Kojo TOVALOU-HOUÉNOU

P.S. — Kagpo-de-Hinvi (Allada)

8e Régiment à Toulon.

détaché au bastion 77, Mle 316

Inutile de vous dire que Kagpo est atteint d'une bronchite chronique.

**Kojo Tovalou-Houénou**  
« Adresse au Congrès de la UNIA [Universal Negro Improvement Association] »  
*The Negro World* (13 septembre 1924): 14.

Monsieur le Président, Messieurs les Délégués, Messieurs les Députés, Mesdames, Messieurs,

Quand debout, vibrants, vous m’acclamiez tout à l’heure dans une ovation formidable, j’ai senti que ce n’est pas à moi que s’adressait cet hommage flatteur. C’est à la reine des martyrs, à la souffrante, à la douloureuse, mais à la toujours rayonnante et prestigieuse Afrique. Elle relève la tête après avoir été soumise pendant des siècles à un pillage éhonté, et après avoir subi des guerres désastreuses provoquées par des bandits européens dont le seul but était de se procurer des esclaves, crimes indélébiles commis sous le fallacieux prétexte de la civilisation et du dogme stupide de la suprématie de la race blanche. Consciente de son génie et de sa destinée, l’Afrique veut désormais se régénérer, elle aspire à se rédimmer elle-même.

Vous futes les premiers et les seuls véritables artisans de la gigantesque prospérité de l’Amérique. Avec quelle rage et quelle férocité vous en avez été exclus. La société américaine aux prétentions démocratiques, mais dont l’impérialisme s’affirme de jour en jour, vous a bafoués, chassés, relégués comme des pestiférés. Elle vous abreuve tous les jours d’opprobre et d’humiliation. Las de tant d’épreuves immérités, indignés d’un sort inique qui vous échet d’une patrie ingrate et hostile à votre adoption, désespérés de voir s’amender ceux qui osent maintenir encore la coutume ignominieuse et barbare du lynch et qui même quand les lois sont votées les violent impunément et cyniquement, vous vous êtes détournés avec horreur et dégoût d’un sol barbare pour jeter vos regards sur la terre d’Afrique qui fut votre berceau. Eh ! bien je vous le dis au nom des millions d’Africains, nos cités sont prêtes à vous accueillir ! Aucun gendarme anglais, français ou belge ne vous arrêtera au seuil. Vous êtes doublement des enfants de l’Afrique par votre origine et par votre exil. Et puis, quelle leçon vous nous donnez ! Comme tout s’éclaire et se précise dans les buts inavoués mais réels de la colonisation. Vous êtes les exemples vivants, la preuve irréfutable et définitive que l’Europe veut nous asservir. Dans le passé l’esclave était un article d’exportation. Aujourd’hui, grâce à la colonisation, c’est le régime pour les Africains de l’esclavage à domicile. L’Européen s’est implanté chez nous pour se livrer au rapt, au vol, au viol, et à l’abrutissement de nos congénères : il nous enlève nos propriétés, nos libertés civiles et nos libertés politiques.

La suprématie économique et politique qu’elle nous impose nous ravale et nous maintient au rang d’esclaves. Nous avons la volonté immuable d’être des peuples libres, ayant une civilisation propre qui régénérera le monde. Car l’orgueil, l’ambition, le matérialisme grossier, l’hypocrisie religieuse des peuples dits civilisés, ne sont plus qu’un objet d’écœurement et de dégoût pour le monde. D’ailleurs quelle confiance pouvons-nous avoir désormais en ceux qui ont sacrifié 18 000 000 de jeunes gens pour le pétrole de Mossoul, la prévalence de la Royal Dutch sur la Standard Oil, le charbon de la Ruhr et le placement à des taux usuraires de l’or volé pendant les combats, l’anéantissement de la flotte et des colonies allemandes et la subjugation de leur bétail humain – naturellement

des Nègres qui sont toujours monnaie d'échange : Donnez-moi l'arsenic, je vous cède les Nègres ! Bon appétit, messieurs ! D'ailleurs soyez convaincus, mesdames et messieurs, que notre croisade sauvera les peuples d'Europe et d'Amérique de la pieuvre capitaliste. Ces pays fourniront les volontaires les plus zélés car ils se rendent compte de jour en jour dans quel abîme leurs gouvernements les conduisent.

Votre association, M. le Président Marcus Garvey est le sionisme de la race noire. Elle a l'avantage dans son radicalisme de préciser nettement le problème, de tracer la route large et lumineuse qui doit nous conduire au salut.

Je connais la vanité des formules oratoires et des écrits les mieux pensés et médités ; loin de troubler nos bourreaux, ils composent d'autres chansons qui les bercent et chatouillent plus ou moins agréablement leurs oreilles. Il faut des décisions viriles et des actes énergiques. Vous êtes le tribun qui soulève les masses ; rien de durable ne peut se fonder sans le peuple. Tout vient du peuple et tout va au peuple, et la voix du peuple est la voix de Dieu : « Vox populi, vox Dei ». L'Afrique, le plus vieux de tous les continents peut bien disposer d'elle-même plus légitimement que ces fantômes de nations créés par les hallucinations wilsoniennes. La race noire qui la peuple et qui a essaimé tous les continents aspire à son unité. Elle veut se libérer du cancer européen qui la ronge et la gangrène depuis des siècles.

Avant d'être des Américains, des Anglais, des Français, des Belges, nous sommes des Nègres, nous sommes des Africains. On nous le fait bien sentir par les faveurs et les privilèges que les Caucasiens se taillent à nos dépens. Ils sont vraiment cocasses, ces tartuffes qui nous apprennent à mourir pour leur patrie pendant qu'ils ruinent la nôtre. Nous n'avons que faire d'annoner sans cesse « nos ancêtres les Gaulois ». Nous n'avons aucune prétention à être de la race aryenne, ou comme dit un homme d'esprit, de la race propre à rien. Nous avons une terre, un continent, une patrie : l'Afrique. La communauté de malheurs et de détresse a cimenté toutes les nations africaines. Nous sommes prêts à sacrifier notre vie pour cette patrie et à chasser de la terre d'Afrique l'Européen qui nous envoie à la boucherie de Verdun, nous réduit à l'état d'ilotes en Amérique et à l'impudence de nous asservir sur notre propre sol. La terre appartient à tous les hommes sans distinction de race ; les Européens peuvent venir chez nous, comme nous avons le droit d'aller chez eux. Mais il faut qu'ils soient persuadés qu'ils sont des hôtes. Ce que nous ne voulons plus tolérer, c'est leur gouvernement qui nous gruge et nous gangrène. Nous sommes las des tuteurs qui ont dissipé les biens des mineurs et qui n'ont qu'un but, perpétuer leur tutelle. L'Afrique aux Africains, tel doit être désormais notre cri de ralliement sur toute la surface du globe. Aujourd'hui le voile se déchire : « je sais, je crois, je vois, je suis désabusé ». Croyez moi, je vous parle d'après l'expérience et comme quelqu'un qui a vécu pendant vingt-cinq ans la civilisation européenne. Tout est préférable au gouvernement de l'étranger et surtout de l'Europe. Après ce que j'ai vu, j'aime mieux être régi par les lois des bêtes féroces ; mieux vaut la société des tigres, des lions, des panthères et des serpents les plus venimeux. Il n'y a pas de pires bandits, de pires assassins que les Européens en Afrique. *Latrones gentium. Raptores Orbis.* Voilà ce que disent Salluste et Tacite des Romains. Les Européens sont des brigands qui dépouillent les peuples, ce sont les pillards de l'Univers. Vous êtes, M. le Président l'artillerie lourde qui fera la trouée dans cette offensive que nous prenons. Mais permettez-moi de vous le rappeler : l'union fait la force. C'est par la solidarité que tous

les congénères de notre Race, c'est par l'union que nous remporterons la victoire définitive.

La race noire présente des groupements importants dans le monde entier ; il faut leur permettre de contribuer à l'œuvre de rédemption selon leurs méthodes, leurs disciplines, leurs ressources, leurs activités. Dans ce but de diversité, nous avons fondé à Paris, la Ligue universelle pour la défense de la race noire. Elle doit rallier en fédération toutes les sociétés existantes ; elle sera chargée de présenter nos revendications à la Société des Nations Européennes que nous ne reconnaissons pas parce qu'elle ignore les nations africaines et asiatiques, mais qui constitue le seul tribunal devant lequel nous pouvons plaider notre cause.

Le choix de Paris comme centre de notre activité me paraît présenter des avantages de premier ordre. C'est la capitale de la France. Elle partage avec l'Angleterre presque la totalité de l'Afrique. Paris est à six heures de Londres et de Bruxelles ; plus rapproché de New-York qu'aucune capitale de l'Europe ; le centre artistique et intellectuel du monde, la capitale diplomatique et la capitale des grandes idées rénovatrices. Et ce qui nous intéresse par dessus tout : la France est le seul pays qui, non seulement n'a pas le préjugé des races, mais lutte pour sa disparition. Après avoir proclamé non pas « Dieu et mon droit » mais les Droits de l'Homme, sans distinction de race et de nation, elle a invité par la grande voix de la Convention les Noirs qui étaient la veille des esclaves, à envoyer des députés siéger dans la capitale et légiférer pour tous les Français et les citoyens placés sous la tutelle de la France. Dans ce pays, comme dans tous les pays d'origine latine, on est encore sensible au culte de l'idéal et de l'humanité. L'impérialisme anglo-saxon et la détestable soif de l'or : « auri sacra fames » n'a pas encore atrophié toutes les facultés émotives. Ils ne se contentent pas de gratter le ciel par des bâtisses hideuses, ils le portent dans leurs regards et dans leurs cœurs. Ils ne citent pas à tout propos comme des Pharisiens le nom de Dieu et ne vous assentent pas à tout bout de champ la Bible en coup de massue.

Malgré leur anticléricalisme, ils retrouvent Dieu dans leurs prochains qu'ils aiment comme eux-mêmes, dans leurs frères de couleur et en particulier dans leurs frères noirs. Ils n'ont point jeté dans un geste ambitieux les constellations sur le bleu de leur drapeau, car ils savent que les étoiles se fanent sur l'azur du ciel. Dans les ténèbres profondes et mystérieuses de la nuit, elles jettent tous leurs feux et tous leurs éclats. C'est ainsi que les races doivent s'orner de leurs diversités pour émailler la surface du globe.

Dans cette fédération de nos forces que constitue la Ligue Universelle pour la Défense de la Race Noire, vous serez la grosse artillerie, d'autres représenteront l'artillerie de campagne. Il y aura des fantassins, des cavaliers, des aviateurs, enfin tout ce qui constitue l'armement moderne qu'un généralissime doit coordonner pour atteindre son but stratégique de victoire.

Vive l'union de tous les Noirs et vive l'Afrique !

(The Negro World, 13 septembre 1924, p.14)